

P
A
T
R
I
C
K

S
E
N
É
C
A
L

HELL.COM

Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE PATRICK SENÉCAL...

« PATRICK SENÉCAL ÉCRIT DE FAÇON EFFICACE. L'ACTION, LE RYTHME, LA *PRISE DE POSSESSION* DU LECTEUR LUI IMPORTENT PLUS QUE LES EFFETS DE MANCHE. TANT MIEUX POUR NOUS. »

Nuit Blanche

« SANS IMITER LE STYLE DE KING, PATRICK SENÉCAL PARVIENT À SUSCITER AUTANT D'INTÉRÊT QUE LE MAÎTRE DE L'HORREUR AMÉRICAIN. »

Québec français

« [...] SUPRÊME QUALITÉ, L'AUTEUR VA AU BOUT DE SON SUJET, AVEC FORCE DÉTAILS MORBIDES. »

Lectures

« LE THRILLER D'HORREUR AUSSI BIEN MAÎTRISÉ NE SE VOIT QUE DANS QUELQUES PLUMES ÉTRANGÈRES. »

Le Nouvelliste

« LE JEUNE ROMANCIER A DE TOUTE ÉVIDENCE FAIT SES CLASSES EN MATIÈRE DE ROMANS D'HORREUR. NON SEULEMENT IL CONNAÎT LE GENRE COMME LE FOND DE SA POCHE, MAIS IL EN MAÎTRISE PARFAITEMENT LES POUDRES ET LES FUMÉES. »

Ici

... ET DU *VIDE*

(Prix Saint-Pacôme du roman policier 2007)

« JE L'AI DÉVORÉ. [...]

J'EN SUIS SORTIE BOULEVERSÉE. »

TVA – Salut Bonjour Weekend

« VIRULENTE CRITIQUE SOCIALE
OÙ LA TÉLÉ APPARAÎT COMME UN MIROIR
GROSSISSANT DE NOS PIRES TRAVERS. »

La Presse

« AVEC *LE VIDE*, [SENÉCAL] CONFIRME PAR-DESSUS
TOUT SON FORMIDABLE TALENT DE RACONTEUR. »

Le Soleil

« PATRICK SENÉCAL RÉUSSIT
À NOUS ATTRAPER DANS SON FILET. »

Le Devoir

« UN TRÈS GROS ROMAN ABSOLUMENT FASCINANT.
CE QUE LES AMÉRICAINS APPELLENT
UN *PAGE-TURNER*. »

SRC – C'est bien meilleur le matin

« UN DES MEILLEURS POLARS QUÉBÉCOIS
QUE J'AI LU. »

Télé-Québec – Libre échange

« ON RESSORT DE CE LIVRE
NON PAS AVEC L'IMPRESSION D'AVOIR ÉTÉ SER-
MONNÉ SUR LA FAÇON DE VIVRE DES HOMMES,
MAIS D'AVOIR TOUCHÉ À UN INSTANT DE LUCIDITÉ. »

La Tribune

HELL.COM

DU MÊME AUTEUR

5150 rue des Ormes. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1994. (épuisé)

Beauport, Alire, Romans 045, 2001.

Lévis, Alire, GF, 2009.

Le Passager. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1995. (épuisé)

Lévis, Alire, Romans 066, 2003.

Sur le seuil. Roman.

Beauport, Alire, Romans 015, 1998.

Lévis, Alire, GF, 2003.

Aliss. Roman.

Beauport, Alire, Romans 039, 2000.

Les Sept Jours du talion. Roman.

Lévis, Alire, Romans 059, 2002.

Lévis, Alire, GF, 2010.

Oniria. Roman.

Lévis, Alire, Romans 076, 2004.

Le Vide. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2007.

Le Vide 1. Vivre au Max

Le Vide 2. Flambeaux

Lévis, Alire, Romans 109-110, 2008.

Hell.com. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2009.

HELL.COM

PATRICK SENÉCAL



Illustration de couverture: SUMO

Photographie: KARINE PATRY

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch
Belgique et Luxembourg :
Interforum Benelux S.A.
Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 4^e trimestre 2010
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2010 ÉDITIONS ALIRE INC. & PATRICK SENÉCAL

20 19 18 17 16 15^e MILLE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : <i>LES MORTELS</i>	1
Chapitre 1	3
Chapitre 2	35
Chapitre 3	55
Chapitre 4	75
Chapitre 5	95
Chapitre 6	121
Chapitre 7	135
Chapitre 8	157
Chapitre 9	179
DEUXIÈME PARTIE : <i>LES DÉMONS</i>	197
Chapitre 10	199
Chapitre 11	225
Chapitre 12	243
Chapitre 13	275
Chapitre 14	299
Chapitre 15	317
TROISIÈME PARTIE : <i>LES DAMNÉS</i>	343
Chapitre 16	345
Chapitre 17	367
Chapitre 18	395
Chapitre 19	407
Chapitre 20	431
Chapitre 21	465
Chapitre 22	493
Chapitre 23	511
QUATRIÈME PARTIE : <i>LE DIABLE</i>	523
Chapitre 24	525
Chapitre 25	539
ÉPILOGUE : <i>DIEU</i>	551

Je me crois en Enfer, donc j'y suis.

Arthur Rimbaud

L'Enfer même a ses lois.

Goethe

PREMIÈRE PARTIE

LES MORTELS

CHAPITRE 1

Excédé, Daniel monte les marches qui mènent à la chaire, décroche du mur l'énorme crucifix et le jette au sol.

— Attention, ça vaut peut-être quelque chose.

C'est la voix de Marie, derrière lui. Il a un geste indifférent.

— Le prêtre m'a dit qu'il avait déjà sorti tout ce qui avait de la valeur.

Il frotte ses mains poussiéreuses l'une contre l'autre pour ne pas salir son pantalon à cinq cents dollars et revient aux deux ouvriers dont le ruban à mesurer, quelques secondes plus tôt, s'empêtrait dans le crucifix. Autour d'eux sont éparpillés sacs, coffres et outils, ainsi que deux lampes halogènes portatives qui pallient l'éclairage blafard fourni par les vitraux colorés.

— Bon ! Vous pouvez mesurer le mur, maintenant.

— Je ne parlais pas de valeur monétaire.

— Hein ?

Il se tourne vers Marie qui se tient toujours dans l'allée, les mains croisées devant son tailleur. Très élégante, comme d'habitude.

— Je parlais de valeur tout court, dans le sens premier du terme.

Daniel penche la tête sur le côté. Il respecte beaucoup Marie mais trouve lassante sa manie de vouloir

faire réfléchir les gens sur tout et n'importe quoi. Elle veut peut-être se donner des airs de sage, de philosophe. C'est là l'une des deux causes qui l'empêchent de tomber amoureux d'elle.

L'autre étant qu'il n'a tout simplement pas envie d'être amoureux.

— Tu veux le rapporter chez toi ?

La jeune femme se contente de sourire, habituée à l'ironie de son patron.

— Vingt-quatre pieds huit pouces, annonce l'un des ouvriers en laissant retomber la partie de son ruban.

Daniel, les mains sur les hanches, étudie le mur en soupirant. Sa collègue sort un calepin de son sac à main, le consulte, écrit quelque chose et annonce :

— Si on défonce les murs, on peut gagner dix pieds, mais ce ne sera pas assez.

— Ça fait presque trente-cinq pieds !

— Lauzon en a besoin de quarante.

— C'est quoi, là ? En bas de quarante pieds, son orchestre ne peut plus jouer ? Le violoniste va avoir le tuba de son voisin dans le front ?

— Il a besoin de quarante pieds, répète la femme en rangeant son calepin.

Daniel la rejoint.

— S'il n'est pas content, qu'il n'achète pas, c'est tout. Il y a Sauvageau qui veut aussi l'église pour faire des condos. Un client ou l'autre, je m'en fous.

Daniel se rend compte qu'il y a quelqu'un là-bas, près de l'entrée. Manifestement un homme. Sans doute un fidèle qui n'a pas encore compris que l'église n'offre plus de « service » depuis trois mois.

— C'est pas vrai, rétorque Marie.

— Quoi ?

— Que tu t'en fous. T'aimerais mieux que ce soit une compagnie orchestrale qui soit ici plutôt que des condos, j'en suis sûre.

Il laisse tomber son air irrité et se détend.

— Ça m'étonne toujours de constater à quel point tu me connais.

Elle ne dit rien, mais il y a de l'orgueil dans son regard. Daniel passe délicatement la main dans une mèche de ses longs cheveux noirs.

— Est-ce que c'est ma manière de te baiser qui en dit si long sur moi ?

— Daniel...

Elle a une petite moue amusée, mais sa voix se fait tout de même réprobatrice.

— ... on est dans une église.

— Je croyais que tu étais athée...

— Je le suis.

— On défonce ou pas ?

C'est un ouvrier qui pose la question. Lui et son collègue attendent les ordres. Daniel consulte Marie du regard. Celle-ci répond à sa question muette :

— Que ce soit pour l'orchestre ou les condos, va falloir défoncer...

Il approuve, puis donne le signal aux ouvriers, Après quoi, il se met en marche dans l'allée centrale de l'église.

— Tu appelles Lauzon, tu lui expliques la situation et on verra.

Marie le suit en disant que c'est noté. Daniel remarque que le fidèle est toujours au bout de l'allée, les mains dans le dos. Quel pourcentage de la population pratique encore réellement ? Vingt pour cent ? Peut-être moins. À quand remonte la dernière fois où lui-même est allé à la messe ? Alors qu'il est presque à la hauteur de l'individu, il lance à ce dernier en ralentissant à peine le pas :

— Il n'y aura plus de messes ici : l'église est fermée.

— Je vous remercie, mais les offices ne m'intéressent pas. Je suis ici pour vous, monsieur Saul.

Daniel s'arrête et se tourne vers l'inconnu, l'œil interrogatif. L'inconnu ajoute :

— À votre bureau, on m'a dit que je vous trouverais ici.

Il précise cela en évitant de regarder directement son interlocuteur. En fait, il semble surtout intimidé par Marie, à qui il jette un ou deux rapides coups d'œil. Daniel est sur le point de congédier poliment l'inconnu : il y a tellement de gens qui souhaitent le rencontrer, impressionnés par son succès et sa fortune, que ce soit des journalistes, des étudiants ou de petits hommes d'affaires sans envergure qui espèrent lui soutirer un secret ou deux. Néanmoins, il prend une seconde pour étudier l'homme. Celui-ci doit avoir à peu près son âge, donc autour de quarante-trois ans, mais toute ressemblance s'arrête là, ou peu s'en faut : pas très grand, le cheveu sec plus jaune que blond, un menton presque inexistant, des lunettes à la mode qui n'arrivent pas à embellir ses yeux globuleux et cernés... Bref, l'homme n'a pas été gâté côté physique, mais son manteau et ses souliers ne peuvent provenir que d'un portefeuille en pleine santé. Finalement, Daniel a peut-être affaire à quelqu'un d'intéressant.

— Monsieur... ?

— Charron. Martin Charron.

La Rolex qui scintille au poignet de la main tendue ne laisse plus aucun doute sur son échelon social. Daniel se met donc sur le mode « affaires » et serre la main, plutôt solide, et cette fois l'inconnu le regarde droit dans les yeux, avec l'air de celui qui attend quelque chose de précis.

— Enchanté, monsieur Charron.

Charron hoche la tête d'un air entendu, comme s'il avait prévu cette réaction, ce qui laisse Daniel perplexe, lui qui n'a pas l'impression d'avoir démontré quelque réaction que ce soit.

— Madame Marie Dubois, ma collègue.

Charron lui donne la main en marmonnant un « enchanté » maladroit, mais un éclair de concupiscence

qu'il a bien du mal à camoufler traverse ses pupilles, aussi éclatant qu'inattendu.

— Et... qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur Charron ? demande Daniel. Je suis très occupé et...

— Je n'en doute pas. En fait, j'ai une proposition d'affaires très intéressante pour vous.

Sa voix a un timbre bas, riche, une voix agréable en parfait contraste avec son physique ingrat.

— Vous auriez dû prendre rendez-vous avec ma secrétaire, cela vous aurait évi...

— C'est déjà fait. Le 5 juin, en après-midi.

Il affiche un bref sourire, ce qui laisse voir ses dents parfaitement blanches mais tellement mal alignées et si tordues que Daniel se demande comment elles arrivent à tenir en place.

— Mais je souhaitais que vous me voyiez avant notre rencontre officielle...

Là-dessus, il plante à nouveau son regard de poisson dans celui de son interlocuteur. Ce dernier, intrigué par ce comportement, l'examine avec un peu plus d'attention.

— Est-ce qu'on s'est déjà rencontrés, monsieur Charron ?

L'inconnu cligne brièvement des yeux de satisfaction.

— À jeudi, monsieur Saul.

En bredouillant un « au revoir » à peine audible à Marie, il déambule lentement vers la chaire de l'église. Puis, comme s'il se sentait obligé d'expliquer, il se retourne :

— Je vais rester un peu.

Et il se met à observer les deux ouvriers qui démolissent les murs. Daniel hausse les épaules puis se dirige vers la porte, suivi de sa collègue. Sur le trottoir, ils marchent côte à côte.

— Drôle de gars, commente Marie. Tu le connais ou pas ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression de l'avoir vu il y a longtemps... Mais un tel visage, on ne tient pas tant que ça à s'en souvenir.

— Toujours aussi délicat... En tout cas, il a une très belle voix.

— T'as vu le *look* qu'il t'a lancé en te donnant la main ?

Elle hoche la tête, l'air troublé, ce qui étonne son patron.

— T'es quand même habituée à te faire regarder comme ça par les hommes.

Elle esquisse un geste vague de la main, puis, s'arrêtant à un coin de rue :

— Ma voiture est là-bas. On mange un morceau quelque part avant de retourner à Montréal ? Je ne connais pas Saint-Lambert, mais je pense qu'il y a un petit resto par là...

— Non, j'ai un autre rendez-vous. Je vais partir tout de suite.

— On se voit ce soir ?

— Je sais pas trop. On a une réunion très tôt, demain...

Elle s'approche et lui serre les fesses. Un ado qui passe devant eux leur lance un regard amusé.

— *Come on*, Daniel, ça fait presque deux semaines.

Il a un petit soupir vaincu. Au fond, il a résisté uniquement pour la forme. Il ne veut pas avoir l'air trop « facile », quand même.

— OK. Mais on ne reste pas jusqu'à quatre heures du matin !

— Promis.

Elle lui lance un clin d'œil, puis s'éloigne. Il la regarde marcher un moment, déjà émoussillé en songeant à la soirée qui l'attend, puis se dirige vers sa Rolls garée dans une autre rue en remettant son cerveau sur le mode « travail ». Pour lui, il ne fait pas l'ombre d'un doute que Lauzon va acheter, même s'il manque cinq pieds.

Et si l'affaire se conclut, ce sera la quatrième église que vendra *Saul inc.* en six mois. Son père, qui n'y croyait pas au départ, devra bien admettre que c'était une brillante idée !

Appuyé contre le capot, le chauffeur lit son journal. En voyant son patron approcher, il lance la feuille de chou sur le siège du passager et ouvre la portière arrière.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, Benoît.

Daniel monte. Une minute plus tard, tandis que la voiture passe devant l'église qu'il vient de quitter, il aperçoit Charron sortant du lieu désacralisé. L'homme porte un gros objet dans ses bras et Daniel reconnaît l'impressionnant crucifix qu'il a lui-même décroché du mur. Charron serait-il un fervent pratiquant ? Drôle de type. Quel genre de proposition peut-il bien vouloir lui faire ?

De nouveau, il ressent la vague impression de l'avoir déjà vu.



En sortant de la voiture, Daniel dit à Benoît qu'il n'aura plus besoin de lui pour aujourd'hui. La Rolls s'éloigne donc et l'homme d'affaires, tout en marchant vers la maison, considère sa somptueuse demeure d'un œil calculateur. Ce n'est pas la première fois, depuis que Valérie est partie il y a six ans, qu'il songe à vendre la baraque. Il l'a payée deux millions en 1998. Dix ans plus tard, il arriverait sans problème à en avoir trois et demi, peut-être plus. Pourquoi s'obstiner à vivre seul dans une si vaste demeure ?

Enfin, il n'est pas vraiment seul. Il y a Simon.

Tout de même, deux dans ce palace, c'est un peu ridicule. Il y a certaines pièces de la maison dont il ne se souvient même plus de la décoration.

Il monte les quelques marches de l'entrée en soupirant. Allons, qui veut-il convaincre ? Encore une fois, il repoussera l'idée de cette vente tout bêtement parce que l'éventualité de s'occuper d'un déménagement le déprime trop. Il cherchera une nouvelle maison quand Simon quittera le nid familial, donc d'ici deux ou trois ans. Enfin, il l'espère. N'y a-t-il pas des fils qui restent chez leurs parents jusqu'à trente ans ? Non, ça n'arrivera pas à Simon. Il est trop autonome pour cela, trop fier.

Vraiment ? Tu le trouves si autonome et si fier que ça ?

Bon, peut-être pas encore, mais dès le mois d'août, ça va changer : l'adolescent commencera son cégep. Ça forge un homme, ça. Surtout à Brébeuf.

Et puis, c'est un Saul. C'est son sang. Il est condamné à réussir.

Daniel entre en souriant, content de cette formule, et il est aussitôt happé par les sons du jeu vidéo, ce qui ne l'étonne guère. Mais il perçoit aussi des exclamations, des rires, des voix provenant de plusieurs personnes, ce qui est déjà moins habituel. Tandis qu'il traverse l'immense hall, Denise vient à lui.

— Bonjour, monsieur. J'étais sur le point de préparer un souper pour Simon et ses invités seulement, mais si vous restez à la maison...

— Non, non, je repars presque tout de suite... Simon a des invités ?

Il va au salon où deux adolescents sont assis dans l'un des nombreux divans de la vaste pièce, face à la télévision. Ils s'agitent sur des manettes vidéo tandis que, sur l'écran géant devant eux, une bataille épique se déroule entre deux soldats-mutants. Sur un autre divan, Simon et une jeune fille observent la partie en passant des commentaires moqueurs. L'adolescent aperçoit son père.

— Salut, p'pa.

Il sourit, de son sourire toujours un peu figé, un peu plaqué.

— J'ai invité une couple de *chums*.

Très rapidement, pour ne pas perdre le rythme de leur partie, les deux joueurs saluent « monsieur Saul ». Daniel retourne la politesse avec prudence, en se demandant s'il les a déjà vus. Simon invite rarement des amis à la maison. De qui s'agit-il au juste ? Il s'approche de son fils.

— Comment ç'a été à l'école ?

— Comme d'habitude.

Daniel hoche la tête en observant l'adolescente aux côtés de son fils. En tout cas, elle, il est certain de ne l'avoir jamais vue, sinon il s'en souviendrait. Un sacré canon. Il pavoise intérieurement, fier de son *gars*. Surtout que le bras de Simon passé autour des épaules de la jolie ne laisse aucun doute sur la nature de leur relation.

— Je te présente Laurie, p'pa.

Polie, elle donne la main, éblouissante. Daniel ignorait que son fils avait une blonde, ça doit être récent. Il se souvient de ses propres seize ans. Lui aussi sortait avec les plus belles filles de son école... et il ne passait pas des mois à seulement leur tenir la main. Il reluque son fils avec complicité, se sent envahi d'une bouffée d'amour et déclare avec enthousiasme :

— Bon, la maison est à vous. Je vais aller manger au resto et, après, j'ai une soirée.

— Cool, fait Simon.

Il a une brève hésitation, puis demande à son père où il va.

— Jeune curieux ! Est-ce que je te demande où tu vas, toi, quand tu sors ?

Le petit air condescendant de son fils le fait tout à coup douter : Simon sait-il où Daniel se rend ? Bien sûr que non. Comme Daniel s'absente souvent le soir, l'adolescent doit se douter que son père s'éclate de temps à autre, mais ses présomptions ne vont sans doute pas plus loin. Comment pourrait-il connaître les détails ?

— Tu vois Marie, ce soir ?

Daniel hésite à dire la vérité à son fils, puis répond que oui.

— Salue-la pour moi, alors.

Simon n'a vu Marie qu'une dizaine de fois. Manifestement, ces rencontres ont été suffisantes pour qu'il sympathise avec la jeune femme. Il est toujours content de la voir, de lui parler. C'est d'autant plus étonnant que Simon a un naturel plutôt taciturne. Peut-être espère-t-il qu'elle et son père forment un couple ? Si c'est le cas, il risque d'être déçu...

— Amusez-vous bien, finit par dire Daniel en marchant vers le grand escalier.

Il prend une bonne douche chaude, troque son complet-cravate pour des vêtements décontractés puis se regarde dans le miroir. Comment ne pas être satisfait de ce qu'il voit ? Daniel a toujours été beau et charismatique, avec ses cheveux noirs épais, sa gueule carrée et ses yeux d'un bleu céleste, mais depuis qu'il dirige la compagnie fondée par son père, il a un atout de plus : la fortune. La fortune qui rend fier, qui donne de l'assurance, qui ajoute de l'éclat au regard et au sourire. Et cet argent, il ne l'a pas eu tout cuit dans la bouche. Bien sûr, il a hérité de la compagnie, mais c'est parce qu'il le méritait. Et à force de travail et d'audace, il a permis à l'entreprise de devenir encore plus importante, plus prospère. Résultat : à quarante-trois ans, il n'a jamais été aussi séduisant.

Il repense soudain à ce gars rencontré cet après-midi, Charron... Lui aussi semblait riche, mais c'était manifestement insuffisant pour le rendre beau. Daniel ricane, puis se demande pourquoi il songe à ce type, tout à coup. Il le connaît, il en est persuadé. Il va tirer cela au clair au moment de leur rencontre, jeudi.

Dans l'escalier, il se demande s'il prendra la Jaguar ou la Bentley lorsqu'il entend des jurons poussés par son fils. Au salon, il trouve Simon, manette en main, qui hurle vers l'écran de télé.

— Criss, y fait pas c'que j'lui dis de faire ! Je tourne le bouton à gauche, pis l'autre cave tourne à droite !

— Maudit mauvais perdant, réplique son adversaire en rigolant.

— Ta gueule, toi, ç'a rien à voir ! Compris ?

Le ton est si agressif que l'ami se tait aussitôt, déconcerté. Daniel intervient :

— Simon, calme-toi, voyons.

— C'est c'te câlice de manette-là qui est fuckée !

Et il lance l'objet de sa frustration contre le mur.

— Ostie de cochonnerie !

— Wo, Simon, là, wo !

La voix de l'adulte claque et le silence tombe. Simon se passe une main dans les cheveux. Il y a du malaise chez les autres jeunes. Laurie s'approche de son amoureux, le prend par la main.

— Voyons, Simon...

— OK, OK, j'me calme, là...

Daniel ne sait jamais comment réagir face aux sautes d'humeur de son fils. Elles empirent depuis quelque temps. Un dommage collatéral de l'adolescence, sans doute. Pour dissiper l'embarras, il sort de son portefeuille deux billets de vingt dollars et les tend à son fils :

— Tiens, vous vous ferez venir de la pizza.

La gêne disparaît aussitôt et tous approuvent, enchantés. Seul Simon, en prenant l'argent, demeure morose. Daniel hoche la tête, rassuré, puis va dire à Denise que, finalement, la maison n'aura plus besoin d'elle ce soir et qu'elle peut partir. Son attaché-case en main, il revient au salon : les deux amis de son fils jouent à nouveau, Simon est retourné s'asseoir près de sa douce.

— Ça va, mon grand ?

— Oui, oui... mais appelle-moi pas « mon grand ».

— OK, mon petit.

Les copains se marrent. Laurie, avec un sourire qui provoquerait la fonte des glaces, commente :

— Vous êtes très gentil, monsieur Saul. Et très élégant.

Daniel, ravi, remercie la jeune fille. Après quoi il marche vers la porte, convaincu que les compliments de l'adolescente sont de bon augure pour la soirée.



Serviette de bain enroulée autour du corps, Daniel et Marie émergent du vestiaire pour se retrouver dans la salle des bains, où la musique *lounge* est beaucoup moins forte que dans le bar proprement dit. L'éclairage est tamisé mais permet de bien distinguer les deux jacuzzis et, plus important encore, leurs occupants. Dans le premier patouillent deux couples, l'un dans la cinquantaine, l'autre dans la vingtaine mais plutôt moche. Les deux paires s'étudient en silence, comme s'ils se demandaient s'ils doivent se résigner ou non. Ils toisent Daniel et sa compagne avec espoir, mais ceux-ci, sans même avoir à se concerter, s'aiguillent prudemment vers le second bassin vide dans lequel, après avoir laissé tomber leur serviette, ils s'immergent jusqu'au torse.

— On pourrait aller tout de suite aux chambres, voir s'il y a des portes ouvertes ? propose Marie.

— Patientons un peu. Il y avait du beau monde dans le bar, non ?

— Oui, mais ça ne veut pas dire qu'ils vont venir jusqu'ici.

C'est vrai. Normalement, à leurs visites à *L'Éden*, lui et Marie finissent par trouver au moins un couple intéressant, parfois même plusieurs, mais à quelques occasions ils sont rentrés bredouilles, déprimés par le choix de la soirée. Heureusement, ces déconvenues ne sont pas fréquentes.

— De toute façon, c'est toi la plus belle de la soirée, comme d'habitude.

Elle sourit sans jouer la fausse modestie : elle sait que Daniel le croit vraiment... comme elle sait qu'il n'a pas vraiment tort. Marie n'est pas qu'une splendide femme de trente-quatre ans, elle est une splendide femme tout court, plus belle et plus sexy que bon nombre de *pin-up* de vingt ans. Et dans dix ans, elle les supplantera encore, Daniel en est convaincu.

— Faut avouer qu'on voit de moins en moins de nouveau monde, constate Marie. On devrait peut-être fréquenter un autre club.

— Lequel ?

— Voyons, Dan, il y en a au moins quatre ou cinq autres à Montréal !

— Oui, mais des plus cheap. *L'Éden*, au moins, c'est le club le plus chic en ville. Et surtout, le plus sélect. Tant qu'à nous faire parfois reconnaître ici, aussi bien que ce soit par des gens comme nous, qui ont avantage à demeurer discrets.

— N'empêche que l'élite n'est pas toujours séduisante, rétorque Marie en indiquant du menton le premier jacuzzi.

— T'as vraiment envie d'aller dans les mêmes clubs que les petits comptables de Brossard ?

Marie secoue la tête, vaguement découragée, rejette ses longs cheveux noirs sur sa nuque et se laisse descendre dans l'eau jusqu'au menton.

— Le pire, c'est que tu le penses pour vrai.

— Absolument.

Et il lui envoie une petite giclée d'eau. Un nouveau couple apparaît dans la salle, déclenchant l'attention spontanée des douze yeux présents. Daniel ne les a jamais vus. Il remarque nonchalamment que l'homme est plutôt beau puis concentre son attention sur la femme. Elle doit avoir une quarantaine d'années. Un peu ronde, mais rien de dramatique. Son visage est assez joli, surtout ses yeux. Un visage qui...

... qui...

L'eau devient glacée.

— Les deux me conviennent très bien, lui souffle Marie. Et toi, comment tu trouves la fille ?

La bouche serrée, Daniel a un signe de dénégation. Sa compagne se moque de lui :

— Tu joues les difficiles, ce soir ?

— C'est pas ça, je... J'aime mieux pas, c'est tout.

Il ne quitte pas la fille des yeux et se dit que si elle choisit leur bassin, il quitte le club immédiatement. Mais le nouveau couple préfère manifestement la quantité à la qualité, car après réflexion il descend lentement dans l'autre jacuzzi, à la grande joie de ses occupants. Daniel ne peut s'empêcher de pousser un petit soupir rassuré. Oui, *rassuré*.

— Ça va ?

C'est Marie. Il remarque enfin qu'elle le dévisage.

— T'avais l'air vraiment...

— Ça va, c'est correct.

Elle n'est pas dupe. Il précise donc :

— J'ai eu un... j'ai eu un mauvais flash.

— Quel genre de flash ?

Il prend un air entendu, et elle comprend parfaitement.

— C'est pas de mes affaires, je sais.

Il lui est reconnaissant. Cette compréhension mutuelle, claire et sans ambiguïté des règles doit expliquer en partie le succès de leur relation. Ils sont amants depuis six mois, parfois seulement à deux, souvent en groupe comme ce soir, et jusqu'à maintenant tout baigne. Pour la simple et bonne raison qu'ils cherchent la même chose : du bon temps sans engagement. C'est d'ailleurs elle qui, après leur quatrième relation sexuelle, a demandé sans ambages : « Et les clubs échangistes, ça t'intéresserait ? » Ses explications étaient toutes simples : elle a trente-quatre ans, elle a été fidèle au même homme pendant onze ans, et maintenant qu'elle est seule et encore jeune, elle veut s'amuser le

plus possible avant que l'âge et la fatigue l'obligent à se ranger de nouveau. Comment ne pas approuver ? Mais ce soir, cette règle du non-investissement personnel semble embêter Marie un brin. Daniel se sent obligé de brandir un carton jaune.

— Marie, si notre relation actuelle ne te convient plus, on arrête tout ça immédiatement.

Marie éclate d'un rire franchement amusé.

— Inquiète-toi pas, je ne suis pas en train de tomber en amour avec toi. Ni avec aucun autre de mes amants.

Elle n'a jamais caché qu'elle voit parfois d'autres hommes, tout comme elle sait que Daniel aussi s'éclate à l'occasion de son côté. L'homme d'affaires a toujours cru aux contrats clairs. Plus sérieusement, elle précise :

— On peut quand même se parler de nos vies personnelles sans être en amour. Et on le fait à l'occasion, d'ailleurs.

— C'est vrai. Mais il y a des choses que... dont j'aime mieux ne pas parler.

— Je comprends.

Il hoche la tête. Tout de même, le visage de cette fille, dans l'autre bassin... Ça faisait longtemps que cela ne lui était pas arrivé. Il s'appuie contre la paroi du jacuzzi et ferme les yeux pour éloigner ces pensées lorsqu'il sent une main lui caresser les cuisses sous l'eau. Il ouvre les paupières.

— Faudrait bien qu'on s'amuse un peu, murmure Marie.

Son regard se dirige vers l'extérieur du bassin.

— ... et je pense qu'on va être enfin servis.

Daniel tourne la tête dans la même direction. Un couple vient d'entrer, dans la trentaine, un Blanc et une Noire. Très sexy, la Noire. Daniel et Marie ont déjà couché avec eux, il y a six ou sept semaines, et la rencontre avait été un franc succès. Les nouveaux venus lancent un regard sans enthousiasme vers le premier bassin, puis tournent la tête vers le second.

Ils reconnaissent aussitôt Daniel et Marie et, au grand ravissement de ceux-ci, descendent les rejoindre dans le jacuzzi.



En entrant dans le salon, il remarque immédiatement, et ce, malgré la noirceur, le désordre de la pièce. La cuisine est encore pire, à croire qu'ils ont préféré jouer avec la pizza plutôt que de la manger. Il monte l'escalier avec l'intention de passer un savon à son fils.

Dans la chambre de Simon, l'écran illuminé de l'ordinateur semble flotter dans le vide. Daniel s'en approche. Il a toujours été curieux jusqu'à l'indécence; il adore mettre son nez dans les affaires des autres pour en connaître le plus possible sur eux, même ce qui ne le regarde pas. Pourquoi s'en vouloir de ce péché véniel? C'est en fouinant dans la vie des gens qu'il a réussi à poser ses pions aux bons endroits et qu'il a pu se rendre si loin en affaires, de sorte qu'il s'agit moins d'un défaut que d'un « outil d'approche ». Il appuie donc, sans hésitation, sur une touche de l'ordinateur. Les spirales psychédéliques de l'écran de veille disparaissent pour faire place à une page de Facebook. Il lit les derniers échanges entre son fils et ses amis et trouve la discussion (qui porte sur des groupes de musique qu'il ne connaît pas) parfaitement insignifiante. D'ailleurs, c'est tellement mal écrit que le sens de la moitié des phrases lui échappe.

Mais il est ici pour gronder son fils, pas pour lire des échanges entre ados. Il s'approche du lit, mais le spectacle du garçon endormi l'attendrit aussitôt. Il a carrément l'impression de se voir plus jeune: mêmes cheveux noirs fournis, même mâchoire carrée, même bouche charnue... En tout cas, Simon ressemble plus à son père qu'à sa névrosée de mère, et Daniel ne s'en

plaint pas. Valérie était physiquement sublime, mais pour le reste...

Daniel contemple son fils encore un moment. Ce dernier ira aussi loin que son père, peut-être même plus encore. Il a l'air si serein quand il dort, si paisible, alors qu'en temps normal il affiche un air parfois tendu... Comme s'il avait senti une présence, Simon se réveille brusquement, un peu alarmé.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Je voulais juste... Il y a pas mal de désordre en bas.

L'adolescent se frotte le visage en se tournant sur le dos.

— Denise va ramasser ça demain.

— Denise fait le ménage, pas des rénovations.

— T'exagères ! (Il jette un œil au réveil.) Tu rentres tard...

— Vas-tu me donner une punition ?

Court silence, durant lequel Simon semble sur le point de se rendormir. Daniel commence même à tourner les talons lorsqu'une idée lui traverse l'esprit.

— Tu ne m'avais pas dit que tu sortais avec une fille.

Simon, qui s'est remis sur le côté, dos à son père, répond :

— Tu me l'as jamais demandé.

— Voyons ! Faut pas que t'hésites à me parler de ta première blonde.

— C'est pas ma première.

Daniel ne dit rien, pris au dépourvu. L'adolescent se retourne enfin, tout à coup intéressé.

— Pis ? Comment tu la trouves ?

— Super belle fille ! Elle a l'air gentille. Polie, aussi.

— À part ça ?

— Je ne l'ai vue que deux minutes. Elle est dans les mêmes cours que toi ?

— Dans deux cours, ouais...

— Tes amis aussi ?

— On a pas de cours ensemble, mais ils vont aussi à Olympia.

Daniel approuve en silence, rassuré par les fréquentations de son fils.

— C'est rare que t'amènes des amis ici.

— Depuis le temps qu'ils entendaient parler de ma super grosse maison, ils voulaient voir de quoi ça avait l'air.

Simon bâille, puis regarde son père comme s'il attendait une suite. Daniel se demande bien ce qu'il pourrait dire d'autre. Tout ce qu'il a envie de demander, c'est ce que font les parents de Laurie dans la vie, mais il n'ose pas : cela agacerait sans doute son fils.

— J'espère que... que tu te protèges.

Point d'interrogation dans le visage de l'adolescent.

— Tu sais... Les condoms...

Simon hausse les épaules avec dédain.

— Se protéger... On vit dans un monde surprotégé, qui a peur du moindre risque...

Daniel fronce les sourcils. De quoi parle Simon ? Mais il est trop fatigué pour ces discussions énigmatiques d'ado blasé et répète simplement sa question :

— Tu te protèges, oui ou non ?

— Ben oui. Sinon, elle veut pas.

— Elle a bien raison ! Franchement, Simon, t'es plus brillant que ça !

Une vague déception flotte dans l'expression endormie de son fils, comme s'il aurait souhaité que la discussion prenne une autre tournure.

— Bonne nuit, p'pa...

Il se met sur le ventre et ferme les yeux. Daniel souhaite bonne nuit à Simon et sort de la pièce, attiré vers son lit comme une mouche vers la lumière.

Quatre minutes plus tard, il dort profondément. Un rêve désagréable vient le hanter, dans lequel flotte le visage qu'il a cru, pendant un pénible moment, revoir

ce soir en celui d'une inconnue. Mais au matin, il a déjà oublié ce sinistre songe.



— Alors, monsieur Charron, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Charron, assis dans un confortable fauteuil, étudie discrètement l'immense pièce sobre mais de bon goût, insistant sur les deux affiches de vieux films européens sur les murs, l'un du *Voleur de bicyclette* et l'autre de *Cris et Chuchotements*.

— Des originaux ?

— Bien entendu. Je suis maniaque de cinéma.

Charron hoche la tête, comme si cela ne l'étonnait pas. Son regard se dirige ensuite vers l'immense fenêtre derrière le bureau qui, du vingtième étage, procure un panorama splendide sur le centre-ville de Montréal.

— Belle vue...

Daniel, installé dans son propre fauteuil, se tourne légèrement vers la fenêtre.

— C'est vrai. Je ne m'en rends plus compte, mais vous avez raison.

Il revient à son visiteur en affichant un sourire poli.

— Alors, monsieur Charron ? J'ai un souper dans une heure, je vous défie donc de me mettre en appétit.

Charron se replace sur sa chaise et commence :

— Vous êtes à la tête d'une entreprise très prospère, monsieur Saul. Vous possédez la compagnie immobilière la plus riche du Québec et sans doute l'une des plus importantes de toute l'Amérique du Nord.

— Pas sans doute.

Aucune arrogance dans sa voix. Juste l'assurance de celui qui est parfaitement conscient de ce qu'il est.

— Vous avez développé d'immenses projets immobiliers à travers le monde. Et les églises que vous avez achetées il y a un an, c'était un joli coup.

— Je ne suis pas le seul à avoir pensé à cela.

— Non, mais vous êtes le seul à avoir couru le risque d'en acheter tant d'un seul coup. Vous avez même fait des recherches auprès du clergé pour avoir une liste des églises les plus susceptibles de « fermer » dans un futur plus ou moins proche et vous avez pris des options d'achat sur celles-ci.

— Il s'agissait juste d'être lucide. La religion est en chute libre depuis un moment, il n'y a pas de raison que ça change. Je me doutais que l'architecture des églises, si apaisante, si unique, intéresserait plusieurs acheteurs potentiels, spécialement dans le domaine des arts. J'ai pris une longueur d'avance. Mais j'imagine que vous n'êtes pas ici pour dresser un bilan de ma situation actuelle.

Charron, contrairement à la première fois, évite moins le regard de Daniel. Mais on le sent tout de même distant.

— Vous êtes milliardaire et ne manquez évidemment pas de fonds, mais une entreprise telle que la vôtre est tout de même intéressée à rencontrer des investisseurs sérieux, j'en suis convaincu. Et moi, je cherche des projets sérieux.

Daniel croise les doigts sous son menton.

— Vous m'offrez un partenariat ?

— Seulement sur le ou les projets dans lesquels j'investirai. Disons que... la stabilité ne m'intéresse pas vraiment.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie, monsieur Charron ?

— Je viens de vous le dire : j'investis. Et je récolte les dividendes quand les projets fonctionnent. Ce qui arrive souvent, car j'ai du flair.

Il sourit en prononçant ces mots, un sourire qui met en évidence ses vilaines dents mais qui lui donne, malgré son attitude réservée, une aura de fierté inattendue chez lui, presque indécente.

— Oui, beaucoup de flair...

— Vous avez donc beaucoup à investir ?

— Mes parents étaient riches, très riches, et j'ai su faire fructifier leur fortune.

Daniel remarque l'utilisation de l'imparfait. Un riche héritier, donc, qui est devenu investisseur. Avec succès, selon lui. Daniel précise :

— Comme vous l'avez mentionné, je n'ai pas vraiment besoin de fonds...

— Non, mais outre mon argent, j'offre aussi mes conseils en tant qu'expert-analyste. Et quand vous vous serez renseigné sur moi, vous verrez que mon taux de réussite est impressionnant.

Daniel songe qu'effectivement, ça reste à vérifier. Il avance le torse et joint les mains sur le bureau.

— Et pourquoi choisir *Saul inc.* pour vos prochains investissements ?

Charron a un hochement de tête ambigu et, tout à coup, toute distance disparaît de son attitude :

— Tu ne te souviens vraiment pas de moi, hein ?

Daniel ne s'était donc pas trompé. Il connaît ce type. Du moins, il l'a déjà vu. L'air désolé, il dit :

— Depuis notre rencontre de l'autre jour, j'avoue que ça me chicote. Je *sais* que je vous connais mais...

— Connaître est sans doute un trop grand mot.

Puis, plus sérieux, Charron précise :

— Collège Olympia...

En deux secondes, Daniel voit défiler dans sa mémoire tous les copains de ses années de secondaire, copains qu'il a d'ailleurs perdus de vue. Martin Charron... Ça n'allume rien du tout. Il est convaincu qu'aucun de ses camarades du collège ne portait ce nom. Et surtout, qu'aucun n'était affligé d'un physique si disgracieux. C'est triste à reconnaître, mais à Olympia, les laiderons étaient isolés, on les ignorait et...

Tout à coup, il se rappelle. Et son interlocuteur, qui le comprend en apercevant son expression, a un sourire aigre.

— Eh oui... Charron le moucheron...

Daniel recule sur sa chaise en posant ses bras sur les accoudoirs, voulant ainsi afficher une allure décontractée, petit jeu dans lequel il excelle.

— On était jeunes, Martin. Les ados sont cruels sans le savoir.

— J'imagine, oui...

Daniel fouille frénétiquement dans ses souvenirs. Il revoit cet adolescent aux lunettes démodées, aux cheveux intraitables, aux dents grotesques, à qui presque personne ne parlait, qui passait ses récréations et ses heures de lunch seul, sur un banc le long du mur, à grignoter son dîner en évitant les regards que de toute façon on posait rarement sur lui. Daniel se souvient de lui comme on se souvient toujours de l'étudiant le plus rejeté de son école. Entre copains, on le surnommait « Charron le moucheron », sobriquet qui manifestement s'était rendu jusqu'aux oreilles du principal intéressé. Mais Daniel a-t-il déjà ridiculisé Charron ouvertement, face à face ? Il n'en a pas souvenance. Il espère bien que non.

— Tes parents sont morts ? Je suis désolé.

— Ça fait déjà longtemps. (Courte pause, puis :)
Quand j'ai appris tes réussites financières dans les magazines, je me suis rappelé de toi.

Son visage s'imprègne de respect.

— Daniel Saul, le *wonder-boy* d'Olympia. Celui qui fréquentait les plus belles filles du collège. Celui qui pétait des scores dans tous les cours. Que tout le monde aimait, que tous les profs chouchoutaient.

— Tu avais sans doute de bonnes notes aussi. Olympia n'a pas l'habitude d'accepter les cancre.

— Mais disons que, socialement, j'étais loin du compte. Et avec les filles, n'en parlons même pas. Tout le contraire de toi.

Il est presque admiratif, maintenant, ce qui dérouté quelque peu Daniel. Comme s'il s'en rendait compte, Charron change de sujet.

— Tu es marié, j’imagine ?

— Divorcé depuis quelques années.

— Des enfants ?

— Un fils. Seize ans, presque dix-sept. D’ailleurs, il va à Olympia.

— C’est vrai ? Tu l’as une fin de semaine sur deux, j’imagine...

— Non. J’en ai la garde à plein temps.

— Il ne voit jamais sa mère ?

— Presque jamais. Elle est en Europe et...

Il s’humecte les lèvres. Ça devient un peu trop personnel. Charron dit d’un air entendu :

— Tu dois être mieux sans elle dans les pattes, non ?

Daniel est d’abord étonné, puis ne peut s’empêcher de ricaner. Si Charron savait à quel point il ne pouvait mieux dire ! Mais il est temps que cette discussion reprenne la direction business :

— Alors, Martin, tu veux être une sorte de... d’investisseur-analyste chez *Saul inc.* ?

— Pour un de tes projets européens, par exemple. Si ça t’intéresse. En échange, j’ai une part des actions dans le projet et je récolte mes bénéfiques.

— Tu es venu proposer tes services parce qu’on est des anciens copains du secondaire ?

— On n’était pas copains, Daniel.

Il l’affirme avec une certaine amertume. De nouveau, le PDG se demande s’il s’est déjà moqué de Charron ouvertement. Ce dernier reprend :

— J’ai passé les dernières années en Europe. Quand je suis revenu au Québec il y a quelques mois et que j’ai lu cette histoire d’églises, dans une revue d’affaires, j’ai su que je devais te rencontrer.

— Uniquement à cause de ça ? Mon projet de « recyclage » d’églises est tout de même une réussite modeste en comparaison de mes succès internationaux.

— Modeste, peut-être, mais qui m’a tout de suite séduit.

Courte pause.

— Et puis, qu'on ait été à la même école en plus, c'est un hasard plaisant.

Plaisant... Manifestement, il ne garde pas rancune à Daniel du passé.

— Tu comprendras, Martin, que j'ai besoin d'un peu de temps pour réfléchir.

— Bien entendu.

Charron affiche à nouveau cette distance étrange. Daniel se dit que cette attitude n'est pas provoquée par la gêne de parler aux gens. C'est une distance qui s'apparente à un malaise plus fondamental, lié à l'environnement même. Il promet à Charron de lui donner des nouvelles dans une semaine, puis l'investisseur se lève aussitôt, comme pressé de partir. Daniel l'imité, piqué que ce soit l'autre qui prenne l'initiative de terminer l'entretien.

— Allez, je te laisse, fait Charron. Tu as un souper important, m'as-tu dit ?

— Oui. Un souper-conférence avec le premier ministre.

— *Wow!* Tu le fréquentes souvent ?

— Seulement lorsque c'est nécessaire.

Ils rient tous deux, puis Daniel, en marchant vers la porte, se souvient d'un détail.

— En passant, je t'ai vu partir de l'église, l'autre jour, avec l'énorme crucifix qu'on avait décroché du mur. Veux-tu bien me dire ce que tu vas faire avec ça ?

— Je l'ai mis quelque part...

Le ton est neutre et Daniel comprend qu'il n'en saura pas plus. Il raccompagne Charron jusqu'à la réception. Là, ils se donnent la main et l'investisseur devient chaleureux un court moment.

— Je trouve ça très intéressant qu'on se rencontre après toutes ces années.

Daniel se demande s'il doit ajouter la même chose, mais Charron est déjà parti après avoir lancé des regards

méfiant autour de lui. Le PDG s'adresse alors à la réceptionniste, sans la regarder :

— Véro, est-ce que tu as les coordonnées de ce Charron ?

— Heu... je m'appelle Nadine, monsieur Saul...

Daniel se tourne vers elle, ahuri. La jeune fille, aux cheveux foncés et aux lunettes très chics, précise timidement :

— Véronique est partie la semaine derrière, c'est moi la nouvelle réceptionniste.

Daniel s'excuse, avoue qu'il avait oublié, puis répète sa question, à laquelle Nadine répond par l'affirmative.

— Parfait, dit Daniel. S'il veut un autre rendez-vous, vous lui expliquez que c'est moi qui le rappellerai.

Il se dirige vers l'ascenseur, descend deux étages plus bas (le tiers de l'immeuble renferme les bureaux de la compagnie) et va voir un de ses employés dans un petit bureau.

— Stéphane, je veux que tu me trouves tout ce que tu peux sur un dénommé Martin Charron, un investisseur qui vient de passer quelques années en Europe. S'il est aussi brillant qu'il le prétend, tu ne devrais pas avoir de difficultés à trouver plein d'infos sur lui.

— C'est noté, monsieur Saul, fait l'employé en jetant des notes sur son calepin, tout excité que le PDG soit venu lui demander cette requête en personne. En passant, Toronto a rappelé et se dit très intéressé par...

— Raconte ça à Christian.

— Oui, monsieur.

Là-dessus, le milliardaire sort du bureau et, empruntant les escaliers qu'il grimpe toujours deux par deux pour garder la ligne, il retourne dans le sien. Cinq minutes plus tard, occupé par d'autres dossiers, il a complètement oublié Charron.



— Alors, qu'est-ce que t'en penses ?

Assise face à lui, séparée de son patron par le bureau de ce dernier, Marie réfléchit en jouant avec son bracelet.

— C'est un ancien ami d'école ?

— Ami, pas vraiment. C'était le *reject* du collège. Charron le moucheron.

— Très délicat.

— Tu sais comment on est, à cet âge.

— Dans ton cas, pas juste à cet âge, très cher : même aujourd'hui, tu n'as pas l'habitude de fréquenter des *reject*.

— Je ne te parle pas d'amitié, je te parle d'un possible investissement.

Elle replace une mèche de ses cheveux.

— Est-il vraiment fiable ?

— Si on se fie aux résultats des recherches que j'ai demandées sur lui la semaine dernière, Charron est vraiment un investisseur doué. Tiens, c'est la liste des compagnies avec qui il a traité ainsi que les effets qui en ont découlé.

Marie prend la feuille de papier et la consulte.

— Impressionnant. (Elle dépose la liste sur le bureau.) De toute façon, tu as déjà pris ta décision puisqu'il va être ici d'une minute à l'autre.

— C'est vrai, dit-il en se levant. Mais tu sais à quel point j'aime avoir ton opinion.

Il s'approche de sa collègue et lui passe une main dans les cheveux. Elle ferme les yeux, apprécie la caresse.

— Je te respecte autant comme bête de sexe que comme collaboratrice d'affaires.

— Flatteur. Au moins, je sais que tu le penses vraiment. Tu as bien des défauts, mais tu n'es pas menteur.

— Bien des défauts ?

On frappe à la porte. La main de Daniel quitte rapidement les cheveux, il recule même un peu et le visage

rêveur de Marie devient sérieux. La porte s'ouvre et un homme dans la cinquantaine, maigre et presque chauve, entre dans la pièce.

— Salut, Christian.

Christian Wilson, le vice-président aux ventes, s'avance en épongeant la sueur sur son front. Daniel n'a jamais compris comment un homme aussi maigre pouvait suer ainsi constamment.

— *Hi, Daniel. Hi, Marie.* C'est Lewis qui vient de m'appeler. Il jure qu'il aura les cinquante mille qui lui manquent dans un mois.

Il explique la situation en détail. Daniel écoute poliment mais finit par trancher :

— Dis-lui qu'il perd l'affaire.

— *He's doing his best, Dan.* Il tient vraiment à cet achat.

— Il n'est pas le seul, alors tant pis pour lui. S'il a de la difficulté à trouver une somme aussi misérable, c'est la preuve qu'il n'est pas encore prêt à faire affaire avec nous.

En soupirant, Wilson quitte le bureau. Marie secoue la tête, dit à son patron qu'il pourrait laisser une chance à Lewis. Mais Daniel change de sujet :

— On a failli être pris en flagrant délit, remarque-t-il en ricanant.

— Ça va finir par arriver.

— Tu dis ça comme si on passait notre temps à se minoucher...

— Jamais pendant le service, tu le sais bien !

Elle glousse. Daniel a comme principe de ne pas mêler le bureau et le sexe. En couchant avec Marie, il se permet une entorse à ce principe d'autant plus délicate que la jeune femme est vice-présidente depuis neuf mois, ce qui, vu son jeune âge, a fait grincer les dents de quelques jaloux. Mais il n'est pas vraiment inquiet puisqu'il reprend :

— Tu es vraiment comme moi.

— Pas sur tout.

— Ah, bon ? Sur quoi, par exemple ?

Elle réfléchit à sa demande en croisant les jambes. Daniel connaît cette pose : elle va se lancer dans ses réflexions profondes qui ont le don de l'agacer. Il regrette d'avoir posé la question mais trop tard, Marie répond déjà.

— Par exemple, cette idée de recycler les églises...
Moi, je n'étais pas d'accord.

— Je sais. Et là-dessus, je ne t'ai pas écoutée. Tu n'avais pas de raisons claires.

— C'est vrai qu'elles ne l'étaient pas à l'époque. Maintenant, elles se clarifient un peu.

— C'est-à-dire ? demande Daniel, intéressé malgré lui.

— Je me demande si une société qui a de moins en moins de repères moraux peut se permettre de laisser disparaître de tels symboles.

Daniel croise les mains en se renfrognant. Il s'attendait à des raisons économiques, pas métaphysiques.

— Pour une fille qui ne croit pas en Dieu, tu es dure à suivre.

Le téléphone sonne. « Sauvé par la cloche ! » pense Daniel en répondant. La réceptionniste annonce que monsieur Charron est arrivé.

— Parfait, Véro, il peut venir.

— Heu... Nadine, monsieur.

— Oui, c'est ça, Nadine.

Il raccroche.

— Incroyable que tu n'aies pas encore enregistré que Véro n'est plus là, se moque Marie.

— On parle d'une réceptionniste, pas d'une vice-présidente, tout de même !

Remarquant à peine l'air désapprobateur de son interlocutrice, il demande :

— Alors, tu crois qu'on devrait accepter son offre ?

— Je crois que oui.

— Tout à fait d'accord.

Regards complices. Et Daniel songe qu'il pourrait sans doute être amoureux de cette femme. Mais il ne le veut pas. Une fois en couple, Marie accepterait-elle de pratiquer encore l'échangisme ? Et même si elle le voulait, ce ne serait plus pareil. Évidemment, il pourrait avoir une relation stable avec elle et la tromper en cachette, comme le font la plupart des mecs qu'il connaît. Mais justement, il n'est pas la plupart des mecs. Il est Daniel Saul. Et le rôle du mari infidèle qui ment à sa femme est trop minable pour un homme de sa trempe. Il a d'ailleurs tenu ce rôle pendant des années, et tout cela pour découvrir que sa femme s'adonnait au même jeu. Quelle dérision ! Son couple faisait l'envie de tous – l'homme d'affaires riche, puissant et beau, avec la mannequin superbe et ambitieuse –, ne manquait de rien et avait le monde à ses pieds... et finalement ils se livraient tous deux aux mêmes tromperies mesquines que le commun des mortels.

On frappe à la porte : c'est Diane, la secrétaire du PDG, qui introduit Charron. Ce dernier est habillé d'un complet impeccable. Les deux hommes se donnent la main.

— Tu te souviens de ma collègue Marie Dubois ? Elle était à l'église l'autre jour.

— Bien sûr.

Charron donne la main à la jeune femme. Son regard se pose sur elle pendant une seule seconde, mais avec une intensité que Daniel remarque et qui l'amuse : une autre victime de la beauté foudroyante de Marie.

Tout le monde s'assoit. Daniel, derrière son bureau, entre directement dans le vif du sujet et annonce qu'il est intéressé par l'offre de Charron.

— Tu es prêt à investir combien ?

— J'avais pensé à dix millions.

Daniel ouvre un énorme dossier devant lui :

— Bien. Tu pourrais peut-être investir dans le projet que nous sommes en voie de finaliser en Norvège : des condos de luxe dans un quartier défavorisé de la capitale que le gouvernement veut revamper...

Ils discutent pendant un bon moment. Comme prévu, Charron s'avère un brillant analyste. Cependant, sa voix demeure basse et discrète, et ses yeux s'arrêtent plus souvent qu'autrement sur la fenêtre panoramique derrière le bureau. Bref, malgré la pertinence de son discours, son attitude est celle d'un homme qui ne s'intéresse que médiocrement à la situation. Au bout de quatre-vingt-dix minutes, le trio a néanmoins convenu d'un terrain d'entente satisfaisant. Daniel se lève et propose à Charron de participer à la réunion d'équipe du lendemain, ce que ce dernier accepte, non sans reluquer à nouveau vers la fenêtre :

— Les hommes puissants ont toujours leur bureau en hauteur, tu as remarqué ?

Daniel jette un regard nonchalant vers la grande vitre.

— C'est pour la vue. Toi-même, tu la trouvais splendide l'autre jour.

— Oui, mais ça donne aussi l'impression d'être au-dessus de tout.

Le ton n'est pas accusateur. Au contraire, on sent même une sorte de connivence. Puis, après leur avoir serré à tous deux la main, Charron s'en va.

— Un peu spécial, non ? souligne Daniel en retournant derrière son bureau.

Marie, qui se rassoit, acquiesce silencieusement. Le PDG poursuit :

— T'as remarqué comme il a l'air gêné ? Pas étonnant qu'il ait été si *reject* au secondaire, timide comme ça !

— Ce n'est pas de la timidité.

— Il a de la difficulté à nous regarder dans les yeux !

— Les quelques fois qu'il m'a observée, je te jure que je ne le sentais pas timide. Au contraire, j'ai rarement

perçu un regard aussi... aussi solide sur moi. Et quand il m'a serré la main...

Elle a une petite grimace, puis reprend :

— Ce ne sont pas les gens qui le gênent. En fait, on dirait qu'il n'arrive pas à être à l'aise, comme s'il... comme si tout cela l'ennuyait.

Daniel ouvre un tiroir et prend une pomme.

— En tout cas, s'il trouve ennuyant d'investir dix millions de dollars, il est vraiment blasé !

Il se lève et se tourne vers la grande fenêtre.

— Il n'a pas tort.

— Sur quoi ?

— Son commentaire, sur la hauteur des bureaux...

Toujours en observant la ville à ses pieds, il ricane en croquant dans sa pomme.



PATRICK SENÉCAL...

... est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres romans sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

- 028 *L'Aile du papillon* Joël Champetier
029 *Le Livre des Chevaliers* Yves Meynard
030 *Ad nauseam* Robert Malacci
031 *L'Homme trafiqué* (Les Débuts de F) Jean-Jacques Pelletier
032 *Sorbier* (Les Chroniques infernales) Esther Rochon
033 *L'Ange écarlate* (Les Cités intérieures -1) Natasha Beaulieu
034 *Nébulosité croissante en fin de journée* Jacques Côté
035 *La Voix sur la montagne* Maxime Houde
036 *Le Chromosome Y* Leona Gom
037 (N) *La Maison au bord de la mer* Élisabeth Vonarburg
038 *Firestorm* Luc Durocher
039 *Aliss* Patrick Sénécal
040 *L'Argent du monde -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) Jean-Jacques Pelletier
041 *L'Argent du monde -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) Jean-Jacques Pelletier
042 *Gueule d'ange* Jacques Bissonnette
043 *La Mémoire du lac* Joël Champetier
044 *Une chanson pour Arbonne* Guy Gavriel Kay
045 *5150, rue des Ormes* Patrick Sénécal
046 *L'Enfant de la nuit* (Le Pouvoir du sang -1) Nancy Kilpatrick
047 *La Trajectoire du pion* Michel Jobin
048 *La Femme trop tard* Jean-Jacques Pelletier
049 *La Mort tout près* (Le Pouvoir du sang -2) Nancy Kilpatrick
050 *Sanguine* Jacques Bissonnette
051 *Sac de nœuds* Robert Malacci
052 *La Mort dans l'âme* Maxime Houde
053 *Renaissance* (Le Pouvoir du sang -3) Nancy Kilpatrick
054 *Les Sources de la magie* Joël Champetier
055 *L'Aigle des profondeurs* Esther Rochon
056 *Voile vers Sarance* (La Mosaïque sarantine -1) Guy Gavriel Kay
057 *Seigneur des Empereurs* (La Mosaïque sarantine -2) Guy Gavriel Kay
058 *La Passion du sang* (Le Pouvoir du sang -4) Nancy Kilpatrick
059 *Les Sept Jours du talion* Patrick Sénécal
060 *L'Arbre de l'Été* (La Tapisserie de Fionavar -1) Guy Gavriel Kay
061 *Le Feu vagabond* (La Tapisserie de Fionavar -2) Guy Gavriel Kay
062 *La Route obscure* (La Tapisserie de Fionavar -3) Guy Gavriel Kay
063 *Le Rouge idéal* Jacques Côté
064 *La Cage de Londres* Jean-Pierre Guillet
065 (N) *Les Prix Arthur-Ellis -1* Peter Sellers (dir.)
066 *Le Passager* Patrick Sénécal
067 *L'Eau noire* (Les Cités intérieures -2) Natasha Beaulieu
068 *Le Jeu de la passion* Sean Stewart
069 *Phaos* Alain Bergeron
070 (N) *Le Jeu des coquilles de nautilus* Élisabeth Vonarburg
071 *Le Salaire de la honte* Maxime Houde
072 *Le Bien des autres -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) Jean-Jacques Pelletier
073 *Le Bien des autres -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) Jean-Jacques Pelletier
074 *La Nuit de toutes les chances* Eric Wright
075 *Les Jours de l'ombre* Francine Pelletier
076 *Oniria* Patrick Sénécal
077 *Les Méandres du temps* (La Suite du temps -1) Daniel Sernine
078 *Le Calice noir* Marie Jakober
079 *Une odeur de fumée* Eric Wright
080 *Opération Iskra* Lionel Noël

081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sermine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Sénécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Sénécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sermine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
132	<i>La Dernière Main</i>	Eric Wright
133	<i>Les Visages de la vengeance</i> (Les Carnets de Francis -2)	François Lévesque
134	<i>La Tueuse de dragons</i>	Héloïse Côté
135	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -2</i>	Peter Sellers (dir.)

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUTS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

HELL.COM
est le cent soixante-troisième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en octobre 2010
pour le compte des éditions



« [...] PEU À PEU, VOUS DÉRAPEZ. ET C'EST LÀ L'ART DE PATRICK SENÉCAL : IL VOUS FAIT DÉRAPER, DE FAÇON TRÈS MÉTHODIQUE, DE FAÇON TRÈS FEUTRÉE, DANS UN TOUT AUTRE UNIVERS. »

SRC – Indicatif Présent

H E L L . C O M

« *Monsieur Saul, nous vous souhaitons la bienvenue parmi notre groupe sélect. Sachez que l'enfer est partout et qu'il accueille deux classes de résidents : les démons et les damnés. La grande majorité des humains font partie de la seconde classe ; seuls les privilégiés comme vous appartiennent à la première. Et en enfer, les démons ont tous les droits.* »

Depuis qu'il a pris la tête de la société immobilière de son père, Daniel Saul est devenu l'un des hommes d'affaires les plus riches du Québec. Dans la jeune quarantaine, beau, fonceur, intelligent et sans pitié pour la concurrence et les *losers*, Daniel a tout pour lui et ne se gêne pas pour prendre le reste.

Quand Martin Charron, un financier et ancien confrère de collègue, lui propose de devenir membre d'un site Internet secret où tout – mais vraiment tout ! – est possible pour ceux qui le fréquentent, Daniel sait qu'il ne pourra refuser de s'inscrire. N'est-il pas un « puissant de ce monde », comme son père l'a été avant lui et comme Simon, son fils adolescent dont il a la garde exclusive, le deviendra à son tour ?

Or, ce que Daniel Saul a oublié, c'est qu'on ne monte jamais aux enfers, *on y descend !* Et leur profondeur, qui est abyssale, n'aura bientôt d'égale que celle de son désespoir !

TEXTE INTÉGRAL



16,95 \$

9 782896 154678

Extrait de la publication 10,90 € TTC